La Maison DE Jeanne d'Arc.

La maison de Jeanne d'Arc, à Domremy, est présentement entourée d'une grille et d'un jardin.

On pénètre dans la chambre à coucher, pièce principale et patriarcale. Près de la cheminée, dans le mur, est fixée une tige de bois à laquelle on suspendait la lampe et la salière.

On trouve ensuite, à côté d'un cellier très obscur, une petite chambre carrée et basse. C'est la chambre de Jeanne. Dans le mur du fond, le placard est creusé à même la pierre. Dans le mur de droite s'ouvre la petite lucarne grillagée. Cette ouverture fait un cadre de lumière sur le jardin. Entre le lit de Jeanne et l'église, il y avait à peine la place de deux tombes et d'un vieux pommier.

C'est sous ce vieux pommier que Jeanne avait accoutumé de s'asseoir. C'est là qu'elle entendait presque toutes ses voix. Voix de l'arbre, voix du clocher, voix des tombes, ces voix se combinaient pour former cette âme qui fut elle-même, au suprême moment, l'âme et la voix de la patrie!

On ne peut pas se résoudre à quitter la petite chambre.

En face de la lucarne, le lit étroit et très bas, touchait directement la pierre et la terre. Près du lit se trouvait le coffre de bois où l'on brassait le pain de la famille; de l'autre côté, s'ouvrait le four. La saillie extérieure du four a été tronquée; à l'intérieur, quoique murée, l'ouverture se dessine encore nettement. Aux traverses vermoulues du plafond, des lattes demeurent clouées. C'était là que l'on rangeait, niché par niche, le pain de la semaine.

Les jours où l'on avait cuit le pain, la petite chambre devenait pleine de cette odeur savoureuse dont les Lorrains ont si bien dit, rendue éternelle dans leur gâteau national.

Jeanne a dormi contre ce mur. Son haleine légère a humecté cette pierre brune.

Elle se déshabillait en hâte; brossée de fatigue, après les longues heures d'air vif et de marche, elle s'étendait, tenant les yeux fixés sur le carré lumineux de la lucarne. Combien cette existence est ramassée dans sa beauté et dans sa force! Elle se développe en des limites si restreintes: l'église, le cimetière, la forêt, le foyer, le petit lit!

De cette humble couche, la toile, la paille et la plume ont disparu, comme les cendres de la Vierge. Le cœur se suit. Pour le cœur, c'est trop peu que de demander: "Où sont les choses?" Il faut qu'il demande encore: "Où est la possibilité des choses?" Où est la goutte d'eau dans laquelle se résout la neige d'hiver, le petit lit!

Et le four de la petite chambre! Combien de fois Jeanne en a contemplé la braise rouge et chatoyante!... Hélas! elle n'imaginait pas que là-bas, à l'autre bout de la France, croassaient des boureaux, des aînées et des frères dont on devait construire un blécher, et qui s'allumeraient pour son dernier sacrifice, le sacrifice du martyr!

En 1814, un Anglais demanda à acheter la maison de Jeanne, afin de la faire transporter en Angleterre. Pierres, portes, toiles, on aurait tout numéroté à Domremy et tout remis en place à Londres. Avec un peu de méthode et de patience, une telle opération réussit fort bien. La maison de Jeanne aurait figuré non loin de la cariatide de l'Érechthéon.

L'année suivante, comme les Autrichiens et les Prussiens venaient à la maison de Jeanne, l'archiduc Ferdinand, le futur empereur d'Autriche, voulut emporter une relique; il détacha une pierre au-dessus du linteau de la porte. Un comte prussien demanda au propriétaire de lui vendre le tympan sculpté et la statue qui décorait la façade. Le Prussien proposa alors six mille francs pour la maison. Mais bien que les temps fussent très durs et que parfois la chambre à four chômat, le propriétaire, Nicolas Gérardin (il fut écrit son nom, lequel est bon à lire), n'eut pas au moment de la tentation de céder.

En 1818, Gérardin vendit cette maison deux mille cinq cents francs au Conseil général des Vosges. Il en resta le gardien jusqu'à sa mort, octaire passé de vant Me Edme, notaire à Neuf-château, le 20 juin 1818. Gérardin reçut la croix de la Légion d'honneur. La ville d'Orléans

lui envoya une médaille, en honneur de son désintéressement. Cet honnête homme prétendait être de la famille de Jeanne d'Arc. A ce propos, nous dirons que l'arbre généalogique de la famille Darc paraît maintenant plus enchevêtré que l'Arbre-aux-Fées, et, comme lui, tout encombré de gui, tout chargé d'offrandes.

La Perruque.

C'était un monumental postiche de l'époque de Louis XIV, une perruque ample et haute, en forme de cône tronqué, et faite de cheveux d'une étrange nuance blond pâle aux reflets argentés.

Lucien me la montra dans une vitrine, hermétiquement close, où elle reposait depuis deux siècles. — Ceci, me dit-il, est une précieuse relique de famille, qui nous rappelle à la fois notre arrière-grand-oncle, Nicolas Le Flant, maître perruquier baigneur rue des Amandiers, à l'enseigne de la "Toison d'Argent", et dame Brigitte Le Flant, son épouse, celle-là même que le tout-Paris de la fin du dix-septième siècle désignait sous le nom de la "Belle perruquière" et que célébraient l'envi les petits vers du poète Roy et les chansons de l'abbé de Chaulieu.

Car il faut que tu saches, poursuivait Lucien, que nous descendons d'une vieille famille de perruquiers parisiens — il n'y a pas de sot métier — et que c'est en maniant le peigne et le fer à friser que nos aïeux ont fait notre fortune.

Celui dont tu vois ici la perruque fournissait alors tout le Paris élégant et parcourait chaque été les provinces afin de recueillir la moisson blonde et brune qui lui permettait de coiffer congrûment sa noble clientèle. Ses ciseaux dans une poche, quelques écus sonnants et trébuchants dans l'autre, il s'arrêtait sur les places des villages, annonçant à grand renfort de tambourinade qu'il était marchand coupeur de cheveux payant bon prix et comptant; et, tout aussitôt, les pauvres jeunes filles s'en venaient en foule se faire tondre ainsi que des brebis.

C'est au cours d'une de ces tournées d'affaires que maître Nicolas rencontra celle qui devait être son arrière-grand-tante.

Le perruquier voyageur, après avoir tondit l'île-de-France, le Vexin et la Picardie, se trouvait en plein cœur du Vermandois, dans quelque gros bourg par delà la ville de Saint-Quentin. Il venait de débiter au peuple assis sur son ordinaire boniment, entrecoupé des "ra" et des "fa" de sa peau d'âne; et déjà les lourdes tresses tombaient sous l'acier grinçant de ses ciseaux, lorsqu'il vit venir à lui, dolente et visage en pleurs, une fille superbe, la plus belle, à coup sûr, qu'il eût jamais trouvée sur son chemin.

Imagine une gaillard de vingt ans, droite et souple dans son corsage de bougran et son court cotillon de futaine, jambe ronde, fine cheville et pied cambré; hanches fermes et poitrine ronde.

Avec cela la joue plus fraîche qu'une fleur d'églantier, l'œil bleu, clair et profond, sous le voile humide des pleurs; et blonde, par surcroît — la nuance préférée de maître Nicolas — mais blonde comme un rayon de lune, blonde de ce blond d'argent qu'on ne rencontre qu'aux pays septentrionaux, et dont notre perruquier n'avait pu apprécier jusqu'alors la merveilleuse splendeur.

Maître Nicolas en resta tout interdit. Mais ce fut bien autre chose encore, quand la nouvelle venue, s'étant arrêtée devant lui, leva ses deux bras avec le geste hiératique des porteurs d'amphores et dénoua sa chevelure qui s'épandit à flots sur ses épaules et roula jusqu'à terre l'enveloppant tout entière d'une cascade étincelante.

Cette fois maître Nicolas eut un éblouissement. Jamais amateur d'art trouvant une toile de maître, jamais explorateur découvrant un continent, ne ressentirent une émotion comparable à celle qui l'étreignit.

Son premier mouvement fut de saisir à pleines mains ces vagues argentées, de les palper, de les filtrer entre ses doigts comme ferait un avaré de diamants et de pièces d'or.

Un respect vague et irraisonné le retint. La jeune fille était devant lui, muette, le regardant de son grand œil bleu noyé de tristesse et semblant attendre qu'il l'interrogeât.

Maître Nicolas se ressaisit et lui fit signe de parler, alors, se baissant pour ramasser la masse ondoyante de sa chevelure, elle la lui présenta sur ses bras étendus et murmura dans un sanglot: — Combien en donnez-vous?

Je t'ai dit qu'en mon arrière-grand-oncle, il y avait à la fois un artiste et un commerçant. Or, il y avait aussi un brave homme, un cœur ouvert à la pitié pour les souffrances humaines. A dire le vrai, les instincts de commisération qui sommeillaient en lui ne

s'éveillaient qu'en de rares occasions; car il était plus accoutumé à rencontrer, sur son chemin, la joie que la tristesse. Son arrivée dans les villages y semait l'allégresse, et c'était le plus souvent au milieu des rires et des chansons que les filles venaient livrer à ses ciseaux cette parure naturelle, infiniment moins précieuse pour elles que les quelques pièces blanches qu'il leur donnait en échange.

Cette fois — et c'était la première — il trouvait une femme qui ne venait point à lui uniquement poussée par la cupidité, mais qu'une nécessité grave, au contraire, devait contraindre à un cruel sacrifice; il rencontrait une douleur réelle, l'expression d'un regret sincère et poignant. Et cela faisait naître en lui un sentiment de pitié, même que la grâce naïve de la jeune fille et la splendeur de sa chevelure éveillaient son admiration.

— Approche, mon enfant. Et maître Nicolas, ayant pris la main de la jolie paysanne, l'emmena tout près de lui.

— Dis-moi, pourquoi veux-tu vendre tes cheveux?

Surprise par cette question dans laquelle le perruquier avait mis les intonations les plus douces de sa voix, présentant une sympathie et peut-être même un secours chez cet homme qu'elle redoutait comme un bourreau et qui la contemplant à présent d'un regard attendri, la jeune fille essaya ses larmes.

— Ce n'est pas moi qui veux, dit-elle, on m'y oblige.

— Et qui?

— Mes parents.

— Ils sont donc bien pauvres?

— Que nenni! tout le monde travaille à la maison; et si l'on n'a point de rentes, on vit bien tout de même.

— Alors?

— Alors, c'est pour me faire une dot.

— Une dot!

— Oui-dà! mon promis ne me veut pas prendre sans argent.

— Il préfère t'avoir sans cheveux?

— Sans doute.

— Mais lui-même est donc bien riche pour montrer de telles prétentions?

— Je crois bien: il a cent écus d'or et le moulin de la Sauldraie lui reviendra en héritage.

— C'est tout?

— Dam! n'est-ce point assez?

— Si fait, c'est assez pour me prouver que ton promis est un imbécile qui ne se doute pas que ta grâce et ta beauté valent mille fois son moulin et ses cent écus d'or. Et tu l'aimes, ce garçon?

— Moi?... oh!...

La jolie villageoise eut un mouvement des épaules qui semblait dire:

— Puisqu'on veut me marier, autant celui-là qu'un autre.

— Alors, reprit maître Nicolas, pourquoi l'épouserais-tu?

— C'est la volonté de mes parents.

— A merveille! je vois que l'autorité paternelle en fait de belles en ce pays-ci....

Puis, comme la jeune fille, attendant ses conditions, lui présentait de nouveau sa chevelure, il fit mine de la palper, de l'examiner de près, de la mesurer.

— L'affaire que voici, dit-il enfin, me paraît assez grave et assez importante pour que je ne puisse la régler sur-le-champ et sans l'assentiment de tes parents. J'y vas réfléchir; viens demain matin me trouver à l'auberge, en compagnie de ton père ou de ta mère; nous débattrons le prix et tâcherons de nous entendre....

La petite paysanne, tout heureuse de conserver au moins jusqu'au lendemain son opulente parure, releva ses cheveux d'un geste hâtif, s'inclina sans gauche-rie devant maître Nicolas et s'en fut, gracieuse et légère, en faisant claquer ses sabots.

Si quelqu'un eût demandé à mon arrière-grand-oncle pourquoi il remettait ainsi au lendemain l'achat de cette toison blonde, il est probable qu'il n'eût pu tout d'abord donner une raison plausible à cet attermoiement.

A la vérité, il lui répugnait de porter l'acier au milieu d'une telle chevelure; et les scrupules de l'artiste avaient triomphé, cette fois, des intérêts du commerçant. Mais il y avait un autre motif que maître Nicolas osait à peine s'avouer; c'était un élan d'indulgence, peu sensible aux charmes des galanteries, ignorant des plaisirs d'amour, passionné uniquement pour son métier, notre homme venait de parcourir en cinq minutes toute la gamme des sentiments tendres. C'était le coup de foudre, l'étincelle vive et brillante, la flamme d'autant plus ardente et soudaine, que ce pauvre cœur était resté jusqu'alors sec et réfractaire à la flamme.

— Par la morbleu! s'écria maître Nicolas, dès qu'il fut seul, il ne sera pas dit que ni moi ni quelque autre confière moins scrupuleux aura coupé ces cheveux d'argent. Faut-il préserver la jouvencelle pour préserver sa chevelure?... Je suis d'avis de la faire; et je l'épouserai, morbleu! dussent-ils opposer tous les meuniers du Vermandois!...

Or, mon arrière-grand-oncle

était l'homme aux décisions promptes.

Le lendemain, quand la jolie villageoise apparut, flanquée de sa mère, maître Nicolas, solennel et cérémonieux, tint à celle-ci le petit discours que voici:

— Ma bonne dame, j'aime votre fille et je sais qu'elle n'aime pas celui que vous lui destinez; si je suis assez heureux pour ne point lui déplaire, je vous la demande en épousailles. J'ai pignon sur rue, boutique bien achalandée et riche clientèle; je la prendrai donc sans dot et me garderai bien de toucher jamais à un cheveu de sa tête.

Et maître Nicolas s'inclina très bas, tandis que la vieille dame, ébahie, recevait dans ses bras, débailante de joie, la fille aux longs cheveux couleur de clair de lune.

Un mois plus tard, dans la boutique de la rue des Amandiers, trônait une jolie boutique dont la chevelure était la vivante justification de cette pittoresque enseigne des Le Flant: "A la Toison d'Argent"; et la réputation de cette toison prodigieuse, jointe à la bonne grâce de celle qui la possédait, ne tardait pas à faire affluer là tout ce que Paris comptait d'élégants et de beaux esprits.

Bientôt, "la Belle Perruquière" fut célèbre à la cour, et à la ville; elle eut les honneurs des gazettes et le "Mercure" la célébra en petits vers badins. Chacun en voulait contempler à loisir, et des gens se ruèrent en achats de perruques pour le seul plaisir de l'approcher; on ne saurait imaginer ce qu'il eut de bouquets et de billets doux.

Mais dame Brigitte ne s'enivra pas de ces succès. Simple, bonne, et fidèle à celui qui l'avait épousée par amour, elle fut toujours attirer la clientèle tout en tenant habilement les galants à distance; si bien que maître Nicolas, heureux en amour et favorisé par la fortune, n'eut autre chose à faire qu'adorer sa femme, travailler gaillardement et empiler en son coffre écus d'or et pistoles d'argent.

Cela dura deux belles années. Au bout de ce temps — tout n'est qu'heur et malheur en ce bas monde — dame Brigitte, ayant donné à son époux un héritier solide et bien constitué, fut prise d'une fièvre de lait qui la mit aux portes du tombeau.

Affolé, maître Nicolas fit appel aux plus savants docteurs de la Faculté. Un célèbre médecin du roi vint, en personne, au chevet de la malade.

— Je la sauverai, dit-il, mais il faut, avant toute chose, débarrasser sa tête du poids énorme de ses cheveux, qui, d'ailleurs, si vous ne les coupez pas, tomberaient jusqu'au dernier lors de la convalescence.

Mon arrière-grand-oncle, au désespoir, dut exécuter l'ordre et abattre de sa main cette toison d'argent pour laquelle il eût donné tout le sang de ses veines. Mais il eut la joie de voir bientôt sa chère Brigitte rendue à la santé, belle encore, malgré la perte de sa parure étincelante.

Je te ferai grâce des innombrables propositions d'achat que reçut maître Nicolas, quand on apprit dans Paris que les cheveux de la "Belle Perruquière" étaient tombés sous les ciseaux de son mari. Le jeune duc de Roquequemaure, l'arbitre des élégances d'alors, alla jusqu'à offrir à mon arrière-grand-oncle trois mille écus, s'il lui en voulait faire une perruque.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

Maître Nicolas refusa; il estimait que lui seul pouvait, sans sacrilège, porter les cheveux de son épouse. Et c'est pourquoi il s'en fit cette superbe perruque qu'il garda jusqu'à son dernier jour et légua à ses héritiers dans les termes que voici:

— Je désire que mes enfants, petits-enfants et tous ceux qui perpétueront notre nom et notre famille, conservent précieusement ma haute perruque, faite de la chevelure de ma chère Brigitte, et qu'ils se souviennent que c'est à cette Toison d'Argent qu'ils doivent leur fortune, et que moi j'ai dû mon bonheur.

HANTISE

Dans son élégant entresol parisien, le vicomte de Trénèch souriait en relisant une lettre de son fidèle intendant, Yann Legoz, qui lui mandait des nouvelles extraordinaires: tous les domestiques étaient malades; ou leur avait sans doute jeté un sort. En outre, depuis quelques jours, un fantôme errait la nuit dans le château, et la présence du maître devenait nécessaire pour aviser et remettre tout en bon ordre.

Le comte se souvenait des mille histoires superstitieuses dont on avait effrayé son enfance, et qui lui paraissaient maintenant si puériles, mais, connaissant l'âme des braves gens, qui étaient à son service depuis de longues années, il devina leur affolement et se décida à quitter Paris.

Dès le surlendemain, il arrivait au château de Trénèch, l'un des plus pittoresques de la Bretagne, ancienne demeure féodale, dressée au sommet d'un coteau rocheux, non loin de la mer.

Le temps n'avait pas, jusqu'alors, réussi à jeter bas cette forteresse et les siècles en avaient renforcé l'aspect plus farouche et plus désolé. De grands rideaux de lierre, s'accrochant aux murailles, étendaient leur verdure sombre jusqu'aux créneaux, et les hautes tourelles noircies, aux toitures d'ardoises couvertes de mousses, semblaient encore guetter au loin et menacer le passant.

La jeunesse du vicomte s'était écoulée dans la tristesse de ces hauts remparts, sans autres distractions que celles de la pêche et surtout de la chasse sur les landes giboyeuses.

La mort de ses parents, puis de sa jeune femme, après quelques mois de mariage lui avait rendu ce séjour plus pénible, et comme il possédait une grosse fortune, il avait demandé aux plaisirs de la capitale l'oubli des longues heures grises et chagrines.

Revenu au manoir de ses pères après dix ans d'absence, le vicomte de Trénèch s'étonna d'y trouver tant de mélancolie encluse. L'âme du passé flottait partout, avait les portraits d'ancêtres, gémissait dans les échos réveillés, luisait vaguement sous l'ombre incertaine des voûtes; elle semblait être dans la rouille qui rongéait la ferronnerie, dans les souffles qui agitaient les feuilles de lierre, et prêtait à toutes les choses mortes une sorte de vie mystérieuse.

Il comprit qu'il fallait agir pour se soustraire à l'influence déprimante du milieu, et le soir même de son arrivée se résolut à attendre la venue du fantôme.

Les domestiques interpellés déclarèrent que l'apparition se montrait, vers minuit, sur la terrasse du château, errant dans l'apartement de la vicomtesse, et disparaissait, on ne sait comment.

C'était une vague forme blanche qui glissait silencieusement, sans paraître toucher le sol; parfois aussi des bruits de cloches lointaines résonnaient dans l'air.

Que ce fut un imposteur abusant de la crédulité bretonne, et désireux d'effrayer les gens, le châtelain n'en pouvait douter, aussi alla-t-il, sans aucune crainte, se poster dans la chambre de sa femme.

Dissimulé derrière la tenture, dans l'embrasement d'une fenêtre, l'oreille aux aguets, prêt à faire feu de son revolver chargé des six balles, il attendait, un peu nerveusement, en compagnie de son intendant également armé.

Nuit orageuse d'automne. L'obscurité s'évanouissait sans cesse sous l'éclatante lumière des éclairs, pour ressusciter plus profonde; le roulement du tonnerre se poursuivait avec un fracas formidable, et dans les intervalles, le vent se lamentait comme s'il pleurait la mort des belles saisons.

Le vicomte ne voyait que les ombres des arbres, projetées sur le lit. Soudain un bruit de cloche vint frapper ses oreilles, les sons graves et pleins traînaient et voguaient dans l'air, emplissant la chambre d'un bourdonnement métallique, puis les tintements eurent la tristesse lente d'un glas.

Eperdu de terreur, l'intendant se signa, le vicomte ne put réprimer un tressaillement. Une porte battit et les frémissements lasses de l'airain vibrèrent avec une sonorité plus distincte. Alors une forme blanche parut et se dirigea en droite ligne sur les deux hommes.

Yann Legoz tremblait comme un chien que l'on bat, ses dents s'entre-choquaient, tandis que ses mains impuissantes s'agitaient fébrilement comme des feuilles au vent. Son maître sentit l'onde douloureuse d'un frisson le parcourir tout entier; il fixait l'apparition qui approchait.

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

Un éclair illumina toute la pièce de sa clarté brutale et blanche, montrant un fantôme recouvert de son voile éclatant de blancheur, et le vicomte vit à travers une déchirure du linge, une jeune fille qui le regardait...

naire, venu, semblait-il d'outre-tombe, il leva son arme et fit feu par deux fois.

L'apparition s'affaissa avec un cri si terrible, que les deux hommes tombèrent à genoux.

On avait relevé un inconnu, jeune encore, correctement vêtu sous les voiles blancs; il avait été tué net d'une balle dans la tête. Comme sa figure trouée à l'œil par le plomb, ne rappelait aucun souvenir aux habitants du château ni de la région, et qu'aucun objet de valeur n'avait disparu, on ignorait les motifs de cette mystification si tragiquement terminée.

Le vicomte qui n'avait pas été inquiété par la justice puisqu'il avait invoqué le cas de légitime défense, avait tenté l'impossible pour connaître la vérité et pénétrer ce mystère, mais sans succès.

Etait-ce un fou, un chercheur de trésors, ou bien un amoureux de sa femme, avide de sensations morbides et curieux de connaître le cadre où elle avait vécu. Il ne put le savoir. Seulement, pour chasser le souvenir du meurtre, il avait repris sa vie parisienne. Les obligations mondaines, et les distractions de toute nature, que trouve dans cette capitale un homme fortuné, occupèrent toutes ses heures sans lui laisser le loisir de rêver au passé. Il joua et perdit de sombres considérations. A moitié ruiné, le vicomte dut repartir pour ses terres de Trénèch. Il avait alors près de cinquante ans. Les fatigues des plaisirs se lisaient sur son visage plissé par les rides; en dépit des excès qui avaient compromis sa santé, la pratique des sports lui conservait une rare vigueur; mais il souffrait d'inomies qui résistaient à tous les remèdes.

Sans enfants, retiré comme un ermite, incapable de s'intéresser longtemps à une lecture, cet homme habitué à une grande activité, connut bientôt le poids de l'ennui. Un ennui tenace qui le rongait comme un acide rongé le fer. Il se sentait pénétré peu à peu par la mélancolie ambiante, miné par la tristesse des heures monotones, comme par une moisissure. Dans le vide de son existence présente, ses souvenirs l'assiégeaient en visions précises, le harcèlement de leurs sourires doux ou cruels, se penchaient sur son âme inquiète, grosse d'un passé lourd.

Entre tous, le fantôme de l'inconnu le poursuivait sans trêve de son regard implacable d'outre-tombe; ce regard le fixait chaque nuit, persécuteur comme un remords, et quand le vicomte était seul, assis entre les créneaux de la tour la plus haute ou sur les dalles usées de la terrasse, une apparition d'une blancheur lunaire se détachait du groupe des figures fantomatiques et le regardait d'un œil dur, morne, terrifiant. Alors son cœur se mettait à battre, affolé, avec de grandes et brutales secousses, et un effroi sans borne s'emparait de lui.

Comme l'automne approchait, semant la pourpre et le sang sur les forêts de chênes, le vicomte rendit visita aux châtelains du voisinage, et après s'être créé parmi eux quelques relations, les invita à venir chasser à courre sur ses terres.

Ce fut une grande distraction de poursuivre le chevreuil avec ses hâtes. Mais, un soir, au coucher du soleil, quand les cors sonnaient éperdument, l'hallali, son cheval fit un écart, et le précipita sur le sol, ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

Après un somptueux repas languissant prolongé, ses invités l'abandonnèrent; et il souffrit davantage de sa solitude, troublé par l'obsession du fantôme; une inquiétude irraisonnée l'agitait plus profondément qu'à l'ordinaire.

Un orage d'une violence inouïe venait d'éclater. Une pluie acharnée coulait en déluge, répandant la fraîcheur et l'humidité.

Toute la vieille et formidable demeure s'emplissait des hurlements du vent, et quand ils s'apaisaient, on entendait encore les échos pleurer et gémir. Des vollets, des portes battaient les murs, grinçant sur leurs gonds, et les ferrures, les giroquettes, l'armature des paratonnerres craquaient et se tordaient, avec, parfois, de lentes lamentations.

Le vicomte se débattait contre la hantise des souvenirs, les nerfs ébranlés par le chaos des bruits effrayants. Une peur invincible croissait dans son cerveau, envahissant tout son être.

Des sons de cloches lointaines tintèrent à ses oreilles. Soudain, il crut entendre un cri, un appel, dans la chambre de sa femme. Frémissant de tout son corps dans une révolte de son énergie, il arracha un revolver à une panoplie, et marcha d'un pas rapide vers l'appartement de celle qu'il avait aimée. Il n'y avait pas pénétré depuis la nuit du meurtre. Tout était calme, d'un calme presque irréel. Le fracas du dehors était assourdi par des douilles fenêtrées et des tentures. Seule la colère de la foudre venait troubler un silence lourd comme celui de la tombe. L'air était parfumé des senteurs de la

violette, que la morte affectionnait. Rien ne rappelait, dans la grâce de cette pièce, le dr